

NOUVEAUTÉ - PARUTION 31 MAI 2010



Photo Marie-Hélène Lacoste

K, histoires de crabe

JOURNAL D'UNE NOUVELLE AVENTURE CANCÉROLOGIQUE

K, histoires de crabe (crabe pour cancer), le blog que Marie-Dominique Arrighi, journaliste à France Culture puis à *Libération*, a tenu durant neuf mois n'appartient pas à la catégorie des témoignages éphémères. Cela tient à la lucidité et à la plume incisive de « MDA », à sa quête de l'essentiel.

Tour à tour drôle et grave, elle a su prêter sa voix mutine à la crudité de sa maladie et débusquer, au fil des jours, des questions que les femmes, et les patients, préfèrent souvent taire.

MDA était une passeuse d'une curiosité insatiable. Des milliers d'internautes, parmi lesquels des membres du corps médical, ont attendu, lu et commenté ses 151 posts.

Au-delà de la maladie, MDA a raconté ce monde dans lequel elle est passée. Par ce *journal*, où elle fait œuvre littéraire, elle laisse la trace d'une femme libre et rebelle.

MARIE-DOMINIQUE
ARRIGHI



K,
HISTOIRES
DE CRABE

Bleu autour

Journal

Marie-Dominique Arrighi, journaliste à *Libération*, est atteinte en 2005 d'un cancer du sein, qui récidive au printemps 2009 et l'emportera le 19 mars 2010, à l'âge de 58 ans. Le journal qu'elle décide alors de tenir en ligne devient rapidement l'un des plus lus et commentés de la Toile <http://www.crabistouilles.blogs.liberation.fr/> Son blog paraît dans son intégralité, suivant son vœu. Il est assorti d'éclairages de quatre proches : **Élisabeth Maurel-Arrighi**, **Michel Butel**, **Pierre Marcelle** et **Odile Benyahia-Kouider**.

Relations avec la presse

Simon Rötig, aux éditions Bleu autour

simon.rotig@bleu-autour.com

11, avenue Pasteur - 03500 Saint-Pourçain-sur-Sioule

06 60 45 93 50 ou 04 70 45 75 02 - www.bleu-autour.com



Sommaire du dossier de presse

- Biographie de Marie-Dominique Arrighi
- « Marie-Do », par sa sœur, Élisabeth Maurel-Arrighi, et ses neveux, Hélène et François Maurel
- « Une stèle pour Marie-Dominique Arrighi » par Michel Butel (pages 7-9 du livre)
- « Les neuf vies de Marie-Do » par Pierre Marcelle, journaliste à *Libération* (pages 425-430 du livre)
- « Un blog pour tenir debout » par Odile Benyahia-Kouider, journaliste au *Nouvel Observateur*, (pages 433-435 du livre)

Venise, octobre 1976.
Photo Marie-Hélène Lacoste

Marie-Dominique Arrighi,

journaliste et écrivain, naît à Paris en 1951, d'un père corse, l'ancien résistant et député Pascal Arrighi, et d'une mère du « continent », Marie-Rose Chavy. Elle est l'aînée de deux sœurs, Élisabeth et Sabine, la benjamine, décédée à près de deux ans.

Elle travaille d'abord à France Culture comme réalisatrice et productrice d'émissions, en particulier dans les programmes « Le Bon Plaisir » (Roland Topor, François Maspero, Claude Duneton, etc.), « Nuits magnétiques » (entre autres sujets : « Les frontières », « Le nom en personne », « L'immeuble », « Être français ») et « L'Atelier de création radio-phonique ».

Après dix-sept années de radio, elle devient, en 1994, journaliste à *Libération*, où elle contribue à la rubrique « Métro », apprend d'autres facettes du métier et se voit par la suite confier la responsabilité des rubriques « Médias » et « Vous », puis de l'ensemble des blogs du journal, après que, dans le prolongement de la rubrique « Vous », elle a initié un blog consacré aux dérives consuméristes, le « Consottisier ».

En 2005, elle est atteinte d'un cancer du sein, qui récidive en 2009. Elle décide alors de tenir en ligne le journal de sa maladie. « MDA » (sa signature) intitule ce blog d'abord *Crabistouilles*, puis bientôt *K, histoires de crabe. Journal d'une nouvelle aventure cancérologique*. Il devient rapidement un phénomène éditorial : près de dix mille lecteurs le fréquentent chaque jour, les fils de commentaires ne cessent de s'étirer, son dernier post, daté du 18 février 2010, en suscite près de deux mille. C'est à titre posthume que, suivant son vœu, paraît cet ouvrage qui reprend l'intégralité de son blog, assorti de quelques éclairages dus à des proches.

Marie-Dominique Arrighi laisse aussi une œuvre de nouvelliste : *Vu* (éditions Néo, prix du polar 1984 pour la nouvelle), *L'île* (recueil collectif *Café Nocturne*, éd. Harpo, 1985) et *Scène d'amour* (éd. Autrement, en collaboration).

Elle s'éteint le 19 mars 2010 à l'hôpital des Diaconesses à Paris, où elle a été admise en soins palliatifs un mois plus tôt.

Marie-Do est soignante. C'est elle qui veille, attentive, un peu comme une seconde mère, notre petite sœur Sabine, vite malade et handicapée, qui mourra à dix-huit mois. Marie-Do a six ans, elle ignore qu'elle est mon premier professeur de médecine. Ainsi s'explique pour une bonne part que, dans son blog, elle réussisse tout à la fois à tenir son point de vue de patiente et à entendre celui des soignants. Un blog où chacun, quel que soit son statut, se retrouve à égalité, d'abord humain, vivant.



Piana, Corse, juillet 2009. Photo Daniel Kenigsberg

Marie-Do est corse. Elle aime la Corse, où elle revient sans cesse et prend ses dernières vacances, « non négociables », avant de démarrer à Paris la chimiothérapie : fidélité première à cette terre, retour aux sources ultime, imprudence de rebelle qui chatouille les naseaux des dragons...

Marie-Do est journaliste. Jusqu'au bout elle doute de l'information délivrée d'en haut, de celle aussi qu'elle donne. Jusqu'au bout elle questionne, décortique, cherche à comprendre, à savoir, à confronter. Elle a l'art de rencontrer, d'écouter, de donner la parole, d'être au plus près. Hier à la radio et dans les colonnes du journal, ensuite à travers le blog, média d'échange et de partage, qu'elle défriche. Elle a l'art aussi de raconter, avec légèreté, pudeur, élégance, rigueur, et, à sa suite, d'entraîner le lecteur qu'elle respecte, et le blogueur qui se hisse à son niveau d'exigence et d'humour. Elle éclaire le soignant, elle reconforte le malade et ses proches, elle les fait sourire.

Marie-Do est écrivain. Réentendre ses émissions, leurs silences, leurs respirations, leurs timbres, selon les mots du comédien Daniel Kenigsberg. Relire ses nouvelles, dont *L'île* où elle évoque le temps passé au chevet de sa petite sœur : « [...] Elle passe de nouveau une main entre les barreaux, paume en haut, la pose sur le drap et l'insinue en coupelle sous la main de l'enfant. Elle et l'enfant soupirent : l'enfant, du sommeil effleuré ; elle, du souffle retenu. L'enfant est nue, étendue sur le drap, un linge entre les cuisses, fermé par une épingle à nourrice. La peau est mate, ivoire, les cheveux noirs, courts, drus, comme récemment rasés. Les yeux sont fermés, le corps abandonné, les deux bras étalés sur les côtés. Elle contemple le visage endormi, apparemment paisible, infiniment paisible, elle écoute la respiration perceptible au léger sifflement exhalé par la bouche, et elle coule son souffle sur celui de l'enfant. Elle attend. » Et lire ce blog de la même encre, devenu le livre qu'elle a voulu. Elle y fait œuvre poétique, dévoilant l'essentiel au cœur des menus détails du quotidien. Un livre où, au-delà des dédales de la maladie et du soin, elle nous parle de la condition humaine, elle raconte à sa manière, touchante, drôle et poignante, l'envers et l'endroit de notre monde.

Car Marie-Do célèbre l'envie de vivre, malgré les épreuves. Comme si, à l'approche du danger, quand l'adversaire prend le visage de la mort, son combat l'autorise à être heureuse, à le dire, à l'être en le disant comme elle le dit, à nous inviter à grandir, dans l'écho des mots du psychanalyste Serge Leclaire : « Présents aux portes de la mort, comme seuls savent l'être ceux qui s'efforcent de naître. »

AVEC HÉLÈNE ET FRANÇOIS MAUREL, SES NEVEUX,
ÉLISABETH MAUREL-ARRIGHI

C'est une bizarrerie que la rédaction d'une nécrologie au chevet même, ou quasiment, de qui en fait l'objet, fût-ce une collègue impitoyablement lucide, fût-ce une amie. À moins que, appliqués à la personne de Marie-Dominique Arrighi, ce ne soient les canons du genre, trop timorés ou pudiques, qui eussent constitué une bizarrerie. Cette exigence d'aller au bout de sa lucidité, cette revendication de « plus de conscience », variante du « *Mehr Licht!* » (« Plus de lumière ! ») légendaire du vieux Goethe agonisant, on ne l'évoquerait pas si, depuis neuf mois qu'elle le tenait serré, le blog de « MDA » n'avait matérialisé le *work in progress* d'une mort devenue plausible.

Les neuf vies de Marie-Do

Si elle ne croyait pas en Dieu, Marie-Dominique croyait en la mort. Et en la vie aussi bien sûr, mais à celle des autres d'abord. Pour la camarade, la signataire de *K, histoires de crabe* n'aura pas attendu que son inéluctabilité s'impose pour lui être familière. « Fait chier, confiait-elle ainsi à l'été 2005, lors de la découverte de "K1", le premier cancer qui, récidiviste, allait l'emporter ; il y a six mois encore, je me serais reposée dessus, mais là, je recommençais à avoir envie de vivre. » Marie-Dominique, « Marie-Do » pour à peu près tout le monde (par sympathie, pour faire court ou parce que c'est comme ça, avec ce prénom-là), ou « l'Arrighi » (comme un homme ou une diva) pour quelques autres, est née le 29 septembre 1951 à Paris ; moins d'un an plus tard, en pension à Cargèse chez ses grands-parents paternels, elle découvre la Corse.

La Corse, ce drôle d'objet d'amour-haine dont elle parle la langue ; la Corse où elle séjourne encore enfant durant quelques mois, après le 13 mai 1958 et le putsch des généraux d'Alger, parce que c'est ainsi, quand on est la fille de Marie-Rose Chavy et de Pascal Arrighi, notable résistant et dignitaire gaulliste, partisan de l'Algérie française devenu en 1986, à Marseille, député du Front national ; la Corse où, à la fin des années 80 et pour Radio France, en micro et Nagra cachés, elle s'en va traquer dans les bars d'Ajaccio le racisme anti-Arabs latent.

La mort, la vraie mort, l'alors très jeune Marie-Dominique la vit et vécut, si l'on peut dire, prématurément, en 1959, dans la disparition de sa cadette Sabine, épuisée de convulsions à moins de 2 ans d'âge. Élisabeth et Hélène, sœur et nièce aimées dans les tempêtes, témoignent de cette douleur trop intime et jamais passée, et c'est bouleversant.

Les chats, eux, ne témoignent pas. Les chats, les siens et ceux qu'elle recueille et redistribue, sont dans ce paysage la muette allégorie d'une sensualité secrète et fidèle, familière autant que l'effigie du singe mélancolique s'affichant depuis des lustres en fond d'écran de son ordinateur. Les chats (« Quand elle est passée avec les deux chatons sur les épaules et son sourire de celle qui sait qu'elle va nous en coller au moins un. Et, de fait... ») ne font que citer, de Marie-Dominique, une félinité ronde et forte (« Son ronronnement, sorte de hin-hin guttural et apaisant, lors de téléphonages au long desquels elle tirait délicatement l'info, comme un ver du nez, comme le fil d'une pelote. » Remembrances de collègues). Mais pour le cliché vertueux du transfert à la manière de la Félicité d'*Un cœur simple*, avec des matous en guise de perroquet, c'est un masque, ou un malentendu.

Mais on s'égare... Reprenons. Comme on ne choisit pas ses parents, on fait avec et on passe son bac (en 68), on quitte le foyer familial, on entreprend des études (Sciences-Po, histoire), on prend des cours (de sténo), on s'embauche (comme secrétaire chez Gibert-Jeune), on lit (plein), on passe des concours (celui de l'ORTF) et on se retrouve, vers la fin des années 70, chargée de réalisation à Radio France. On laisse des traces profondes en gravant pour France Culture des sons et des voix (l'INA, sur son site, en conserve une partie, en libre accès. Allez écouter ça, allez vous y faire surprendre par son actualité). On devient là, où je l'ai rencontrée, ce qu'on sera. →

« Nous, les mômes, intrigués, la croisions habillée de noir, dans les pas de ce fameux réalisateur, René Jentet, 1,90 m, crâne rasé, autoritaire, fou. Toujours attirée par les spés, l'Arrighi... », se souvient tendrement cet ingénieur du son à la Maison ronde. C'est qu'on est déjà très exigeante ; on ne partira pas sans avoir visité ces lieux austères, prestigieux ou mythiques que furent les Nuits magnétiques, Le Bon plaisir ou les Ateliers de création radiophonique. Les ACR, surtout : « L'enthousiasme y était proscrit et l'intégrisme recommandé. Marie-Do, elle, elle aimait bien... » Un mélange de violence et de générosité.

C'est en 1994 qu'elle rejoint *Libération*, et le pharaonique et éphémère projet de quotidien de quatre-vingts pages baptisé Libé 3. On savait qu'elle savait écrire et avait publié deux nouvelles assez noires – *Vu*, prix du Polar 1984, éditions Néo, et *L'île*, dans *Café nocturne*, aux éditions Harpo en 1985 –, mais la presse pressée au rythme de quinze heures par jour...

À la section Métro où, en fait d'information locale, tout est à inventer, elle est censée apprendre et c'est bientôt elle qui enseigne. Très vite (puis plus tard à Médias, Vous, à l'édition, au Web), sa pédagogie surprend. Un mélange de sollicitude et d'exigence, de violence et de générosité, une curiosité papillonneuse mais jamais relâchée de tous les champs, jusqu'aux plus baroques, et de tous les livres (une amie : « Tiens, Henry James, qu'elle m'a fait découvrir en me conseillant *L'Image dans le tapis*. J'ai lu, j'ai rien compris, j'ai demandé des explications, et elle : "Relis-le." »). Au printemps 2009, elle prétendait encore apprendre simultanément l'arabe et l'hébreu.

Où l'on voit se dessiner ce portrait double, parfois violemment antagoniste et d'une trompeuse balance : d'un côté, la « Sainte Chonchon » de son blog, organisatrice des tombolas déontologiques du journal où chacun était invité à déposer les cadeaux publicitaires ou promotionnels reçus rue Béranger (longues réflexions relatives à la détermination des bénéficiaires – Médecins du Monde ou le Gisti ? – dans le recensement maugréux des mauvais camarades, fainéants ou récalcitrants qu'il faudrait « relancer ») ; de l'autre, la relectrice patiente et maniaque, téléphoneuse à pas d'heure pour régler le statut d'une virgule parasite, fustigeant à la volée, sans nuance ni souci de diplomatie, la bourde d'une brève ou le titre qui tue. Son côté Agnès Varda, son côté Ariane Mnouchkine.

En vrac, témoignages souriants et pas dupes : « Une emmerdeuse, comme disait pour la flatter un commentateur ; on dirait plutôt une emmerderesse, et, comme dans Brassens, très nettement au-dessus du panier. » « Au bulldozer, son oursitude, jusqu'à se braquer. » « Marie-Do ? Une carne ! » Une mule qui ne lâche rien, jamais. Et sur les questions politiques, toute en instinct têtue et incohérences sincères ; féminisme minimaliste sur le mode serviciel, pragmatisme électoral ondulante gauchement de gauche en gauche, défiance des foules et des certitudes ; quand homériques engueulades, moue boudeuse et silences pesants en guise d'ultime argument, mais ne lâchant rien, jamais. Une mule.

Donc, pas Janus, le portrait, mais voilé, ou, pour mieux dire, voiletté de résille à travers laquelle on devinerait, mieux que l'on verrait, les yeux noircis, la pommette haute et le demi-sourire.

« Une emmerdeuse, comme disait pour la flatter un commentateur ; on dirait plutôt une emmerderesse, et, comme dans Brassens, très nettement au-dessus du panier. »

Une collègue de *Libération*

Le traitement de K1, en 2005, interrompra à peine le travail qui, en 2009, avec l'apparition de K2, se déplacera à domicile, dans l'animation et la coordination des blogs de *Libération.fr.*, parmi lesquels le sien propre où elle s'immerge. Préférant l'enquête à la chronique et le reportage au billet, Arrighi confiait volontiers que l'écriture, l'exercice d'écriture, lui était souvent pesant, à tout le moins « pas naturel ». En décembre dernier, MDA assumait enfin y prendre du plaisir.

Au premier étage de l'hôpital des Diaconesses est le service des soins palliatifs, où Marie-Dominique Arrighi a été admise le 17 février. La fenêtre de la chambre 139 ouvre sur un vague espace jardinier d'un brun vert que, sous la lumière dure d'un printemps qui se cherche, des giboulées attristent. Au visiteur cherchant ses mots à l'instant de la laisser reposer, Marie-Do, ritualisant son épuisement, dit avec un pauvre sourire : « Je te congédie. » Passeront encore des jours sous un soleil froid, et c'est le temps du silence. ■

Il y a les chiffres : huit mois, 151 posts, et près de 12.000 commentaires... Et il y a la trace que Marie-Do aura laissée auprès de ses amis, et des milliers d'internautes qui ont suivi quotidiennement, à travers son blog, ce combat singulier contre « le crabe ». Au début, Marie-Do l'avait baptisé *Crabistouilles*, néologisme mêlant le crabe (le cancer), le bistouri, et les sornettes de « carabistouilles ». Elle prétendait faire œuvre « ludique » ! Et c'est vrai qu'on a beaucoup ri à la lecture de ces trouvailles sémantiques et de ces anecdotes kafkaïennes.

Un blog pour tenir debout

Mais MDA ne voulait pas non plus que sa démarche soit interprétée comme l'expression d'une « désinvolture ». Alors elle l'a rebaptisé *K, histoires de crabe. Journal d'une nouvelle aventure cancérologique*. Elle a su, de son écriture ciselée, mettre le démon à distance. En humaniste, elle a porté un regard sans concession sur les tourments de son propre corps, l'apparition des douleurs, la perte de ses facultés. En journaliste, elle a profité de sa maladie pour analyser au scalpel le fonctionnement du système de santé (ah ! les remboursements de taxis...), son coût, les conditions de travail dans les hôpitaux, les erreurs médicales, les relations entre médecins et patients, et les politiques de santé.

« Un document précieux pour les étudiants en médecine et les soignants qui s'interrogent sur le vécu des patients, et leur désir d'autonomie », estime Élisabeth, la sœur de Marie-Do, médecin généraliste. Le jour où elle s'est aperçue que le personnel de l'hôpital Saint-Louis l'avait démasquée, elle était terrorisée. Mais les soignants ont dit apprécier le point de vue de cette patiente particulière.

Elle ne voulait aucun traitement de faveur et s'irritait suffisamment de la « double peine » que constitue un cancer pour des gens plus démunis. Elle avait développé une relation très forte avec ses internautes, à tel point que nous la surnommions « Sainte Dodo ». Bienveillante, toujours, mièvre, jamais, elle n'hésitait pas à rabrouer les gnanngans, les importuns ou les voyeurs. Ayant dirigé les blogs de *Libé*, elle connaissait les risques de la proximité, les dangers de l'immédiateté, du « hop ! enregistrer » et du « publier maintenant ». Un exercice différent de l'écriture d'un livre où, disait-elle, « les mots décanteraient, repris ou supprimés ». Mais elle aimait aussi l'adrénaline du quotidien, la « contrainte excitante » d'un post par jour.

Cette perfectionniste, longtemps angoissée par la page blanche, écrivait directement, sans notes, sans plan, et ne boudait pas son « plaisir à scribouiller ». Comme libérée par la maladie... Elle aimait aussi l'idée d'être utile à d'autres cancéreux ou à leurs proches désemparés. Le blog l'a aidée à tenir debout, ou « presque ». Effet pervers du blog ? Plutôt bénéfice secondaire : « Vous me touchez, vous me faites rire, vous me faites du bien. » Et gare à ses amis ou collègues qui lui téléphonaient sans avoir lu « THE blog ». La déception le disputait à la colère : « À quoi ça sert, alors, que je me décarcasse ? » lançait-elle.

MDA n'a rien caché à ses lecteurs de ses souffrances passées, de son attachement à la vie en pointillés. Elle voulait que K2 l'aide à grandir. La psychanalyse, débutée peu de temps avant de mourir, l'y a aidée. « Ce blog était un acte de résistance fondamentale, souligne son ami, l'acteur Daniel Kenigsberg. Combattre, écrire, se soigner, mettre en acte l'envie de vivre. » Sa plus grande victoire. ■



Photo Marie-Hélène Lacoste